

Kossi
Efoui

**Cantique
de l'acacia**

R O M A N

Kossi
EFOUI

Seuil



CANTIQUE DE L'ACACIA

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

La Polka

roman, 1998

La Fabrique de cérémonies

roman, 2001

Solo d'un revenant

roman, 2008

L'Ombre des choses à venir

roman, 2011

AUX ÉDITIONS LANSMAN

Le Petit Frère du rameur

théâtre, 1995

Récupérations

théâtre, 2010

La Malaventure

théâtre, 2010

Oublie ! *suivi de* Voisins anonymes (ballade)

théâtre, 2011

AUX ÉDITIONS JOCA SERIA

Volatiles

nouvelles, 2006

AUX ÉDITIONS LE BRUIT DES AUTRES

Io

théâtre, 2006

KOSSI EFOUI

CANTIQUE
DE L'ACACIA

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

*Seuls les noms des pays cités sont réels.
Toute coïncidence avec l'Histoire est l'œuvre du lecteur.*

Pour la citation en exergue :
Titre original : Imre Kertész, VALAKI MÁS. A VÁLTOZÁS KRÓNIKÁJA,
Copyright © 1997 de Imre Kertész, reproduit avec l'autorisation
de Rowohlt Berlin Verlag GmbH, Berlin
© Actes Sud 1999 pour la traduction française

ISBN 978-2-02-137716-3

© Éditions du Seuil, octobre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Saviez-vous que Lénine chassait des rossignols en leur jetant des pierres ? C'est vrai, je l'ai vu à la télévision dans le film d'un jeune réalisateur russe. Des photos de Lénine au visage figé, apoplectique. On l'avait emmené au printemps quelque part en Crimée, au bord de l'eau, au soleil, pour qu'il essaie de se sentir bien. Mais les rossignols le tiraient chaque matin de son sommeil. Un matin, il s'est précipité dans le jardin pour chasser les rossignols. Il a ramassé des pierres et les a lancées. Soudain, il sentit qu'il ne pouvait plus soulever les cailloux, pas plus que son bras : il était paralysé. C'était la vengeance élégante, légère comme un souffle mais implacable des rossignols sur le grand révolutionnaire qui ne supportait pas leur chant. »

IMRE KERTÉSZ,

Un autre. Chronique d'une métamorphose

LA VEILLÉE

L'île aux Acacias

La vérité, dit Grace, il faut se mettre à trois pour faire un enfant : le mâle, la femelle et l'Invisible – dont les traces sont partout cachées dans le paysage, dans les eaux où les femmes vont tremper leur sexe, dans les troncs d'arbre contre lesquels elles vont se frotter nues, ou bien là-bas –, cet îlot dont on apercevait la crête par la fenêtre du deuxième étage : l'île aux Acacias où les femmes, il n'y avait pas si longtemps, allaient enfouir le placenta des nouveau-nés avant d'y planter un acacia. À la saison des floraisons, elles s'y retrouvaient pour s'adonner à l'art de rêver les enfants. Assises sur le limon, pubis contre l'herbe, elles rêvaient ensemble le rêve éveillé des enfants qui n'étaient pas encore au monde. Des femmes qui avaient passé l'âge d'allaiter et des adolescentes qui avaient à peine passé l'âge où l'on fait ses adieux aux poupées prolongeaient les jeux de maternage avec des poupées impalpables, moulées dans la matière du désir.

C'était avant la forêt de palmiers qui avait dégagé les acacias, avant le peuple de travailleurs célibataires qui avaient envahi l'île, avant l'usine à huile et ses barbelés qui avaient peu à peu repoussé puis exilé les familles. Au démarrage des travaux, les équipes de nuit voyaient débarquer de temps en temps une troupe de femmes : mères, grands-mères, multi-grands-mères, jeunes filles qui s'asseyaient dans l'herbe et le gravier, exigeant des contremaîtres furieux et embêtés qu'on éteigne les projecteurs et le bruit des bétonneuses.

Autrefois (autrefois déjà ! dit Grace), les familles arrivaient de l'île à bord de canots remplis de légumes, avec une multitude d'enfants coureurs, grimpeurs, batailleurs, joueurs, dont certains arrivaient bravement à la nage, petits amphibiens tressautant sur la rive, la peau pailletée de perles d'eau, la peau tissée de minuscules éclats solaires. La marmaille répandue en amas de bulles phosphorescentes dans les rues alentour pendant que la parentèle haranguait le client, vantant le goût et les vertus thérapeutiques de l'aubergine orange.

À la tombée de la nuit, les mères appelaient les enfants dispersés dans les environs, des voix articulant non pas des prénoms, mais des sons proches du sifflement. Les mères ressuscitaient tous les soirs l'art de siffler les prénoms dont l'invention remontait à l'époque des razzias arabes en Afrique de l'Ouest.

Des hommes à cheval et en armes pouvaient arriver ici un soir ou un matin et courir après les gens, de la

même course qui les lançait sur les chèvres, les poules et les enfants – marmaille, bétail, poulaille pareillement dispersés, pareillement coursés, pareillement plaqués au sol, pareillement enlevés, des enfants qu'on alignait, qu'on comptait, qu'on inscrivait, qu'on attachait d'une même et solide corde allant d'un cou à l'autre, pour en faire des esclaves en Arabie.

Quand arrivaient les rumeurs de chasse à l'homme, les mères envoyaient les enfants se cacher en forêt. Et quand elles retournaient les chercher, elles n'osaient pas prononcer à haute voix leurs prénoms. Elles les sifflaient, ces prénoms, elles en faisaient des mélodies que pouvaient camoufler les bruits des feuillages agités par le vent et les chœurs d'oiseaux.

Cet art avec lequel les mères-ancêtres avaient sauvé des lignées, s'il ne contenait plus la terreur d'antan, si les mères d'aujourd'hui, qui sifflaient à la fin du marché, avaient tout oublié des peurs anciennes, la tombée du soir ramenait peut-être dans leur giron une angoisse lointaine, des images souterraines qu'elles exorcisaient par ce qui ressemblait à présent à un rituel enjoué, cette polyphonie sifflée à laquelle se joignait la vocalise des grenouilles, sauterelles, chauves-souris. Une mêlée dans laquelle les oreilles finement entraînées des enfants distinguaient Liberty, Gloria, Free, Constellation, Sunny (la mode était aux prénoms euphoriques et abstraits).

Le rite oublié

Il faut se mettre à trois pour faire un enfant : le mâle, la femelle et l'Invisible, dit Grace, la grand-mère. Et l'adolescente répéta la phrase mot pour mot, intonation pour intonation, silence pour silence. Grace avait insisté pour accomplir ce tête-à-tête quand s'étaient annoncées les premières règles de Joyce, la première « rosée de lune » selon l'antique expression, le sang dont l'écoulement au-dehors ne cause pas la mort. Cette veillée, « la cueillette de la rosée de lune », prescrit que les filles passent la nuit de leurs premières règles avec une grand-mère ou une grand-tante, ou une vieille femme parente ou alliée de la famille.

Elles pétrissaient à quatre mains la farine pour le pain qu'on distribuera au petit matin, le pain de fête à partager avec le père, la mère et le grand-père (autrefois, dit Grace, quelques gouttes du premier sang menstruel étaient une médecine incorporée à la pâte, et elles furent grisées de rire).

Elles étaient identiquement habillées, le bas du corps d'une étoffe blanche, le haut du corps d'un manteau d'huile que l'éclairage rendait presque poudreux.

La poitrine de la nubile n'accédait encore à aucun des soixante-quatre noms qui désignent dans cette langue la variété des seins. Face à elle, la poitrine de la grand-mère qui avait dû s'attirer quantité de ces noms parmi lesquels, dit Grace, le grand-père Silvano avait longtemps préféré « fléchettes d'amazone » (même après qu'elle avait nourri trois garçons).

La vieille femme (on ne pouvait pas dire de combien d'âges, de combien d'époques) était nue à présent, à part la rangée de perles qui clôturait sa taille, et Joyce, l'adolescente, nue elle aussi, à part la cordelette qui lui tombait aux hanches et dont le fermoir était une grosse perle bleue (autrefois, dit Grace en lui offrant la ceinture, chaque amant, depuis le premier jusqu'au mari, devait ajouter une perle à la cordelette, c'était avant l'arrivée du christianisme et du péché. Et elles furent grisées de rire à nouveau).

En tête à tête, la vieille et la nubile, assises face à face sur des tabourets bas, parlant de sexe à sexe, ou plutôt la vieille parlant, nommant, du pubis au périnée, les grandes lèvres symétriques, la vulve, le clitoris, la nubile mémorisant par la répétition et par le toucher les noms de tous ces êtres qui composent son sexe et qui réagissent à l'excitation et au cycle menstruel. Certains de ces mots que répétait Joyce lui faisaient penser à

CANTIQUE DE L'ACACIA

une demeure aux mille portes dont les serrures s'ouvriraient au contact de leurs noms, d'autres évoquaient ces plantes délicates dont les feuilles s'émeuvent et se ferment lentement quand on leur souffle dessus...

Elle répéta aussi des formules qui glorifient le pouvoir, de mère en fille, de recréer le cordon ombilical qui est la langue du placenta, le pont de cordes tressées entre l'invisible et le visible, entre l'esprit des choses et le corps des vivants.

À l'âge où l'on persiste encore dans une croyance de petite fille, qui veut qu'on se sente femme au bout d'une lente dilatation de la poitrine, l'expérience que vivait Joyce cette nuit-là, ce que lui révélait cette leçon de choses, ce n'était pas un sentiment mais un chaotique savoir d'être femme.

L'ENFANT DE LA PROMESSE

Pour Osiris et Cecilia, pax profundis

*Remerciements au Centre national du livre
Hommage à la bravoure des amazones de la Boutique
d'écriture (Montpellier)*

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : CPI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 137713 (00000)
Imprimé en France